Autours des Cahiers Vaudois

Autor(en): **Budry, Paul / Ramuz, C.-F. / Gilliard, Edmond**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **7 (1964)**

Heft 2

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-869888

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

AUTOUR DES CAHIERS VAUDOIS

[*De Paul Budry à Adrien Bovy*]

43 chemin des Fleurettes

Ce 28 Sbre [*1912*]

Mon cher Bovy, je ne compterai plus sur le hasard : hier j'étais à Genève ne doutant pas que ma fortune ordinaire me mettrait sur votre route. Nenni. Sorti du musée Rath et de chez Moos, où il y avait longuement à voir, je me suis enquis où je vous trouverais. Réponse : votre ministère était fermé. J'en ai bien du regret. Vous aviez des comptes à me rendre de vos galanteries munichoises, moi des comptes d'argent.

Ce ne sera que renvoyé si vous me faites le grand plaisir de participer à une partie rustique à la Tour de Marsens, qui s'organise pour (retenez bien ceci) *le samedi 12 octobre.*

Invités : les Ramuz, Ansermet, Muller, Bischoff, Hugonnet.

Programme laissé au hasard, à l'invention de chacun, goûter très rustique, soirée autour d'une flambée de sarments.

Prendre son billet pour Puidoux. Se trouver dans le train de 2 h. 23. Dites-vous bien que vous êtes l'ornement indispensable de cette petite affaire.

Une syllabe de réponse s'il vous plaît.

En cas de renvoi (je ne parle pas ici des effets du goûter), cas de mauvais temps, morts, coups ou blessures, on vous télégraphierait samedi de bonne heure. Mais sauf avis contraire c'est dit pour le je répète *12 octobre.*

Faites bien que ce soit oui, et que ton oui soit oui.

D'amitié à vous Paul Budry

[*De Paul Budry à Adrien Bovy*]

Ce 7 octobre [*1912*]

Mon cher ami, je ne doutais pas de votre réponse, vous voilà donc des nôtres, merci.

Je ne sais quelle langue trop longue m'a déjà donné une petite lumière sur vos comptes de l'hôtel Abermasse, et sur les nuances du « mit oder ohne », j'en attends impatiemment le détail.

Mais ne me parlez pas de Neuchâtel, compatissez plutôt. J'y ai passé quatre journées, par un froid atroce, je cherche maintenant à rassembler mes impressions plates et incertaines. Le métier commence à m'excéder.

Voir est bien, mais écrire, et écrire sur Neuchâtel, sur ce Leplattenier, ce Jeanneret, ces dix-huit Matthey, et ces décrotteurs lucernois [1]. Assez, assez ! Comme j'admire la dame Cacheux, quel joli courage, quelle jolie parlote, quelle angélique patience ! Moi, fini. — Nous nous remettrons en buvant tous ensemble le vin frisquet, couleur de vigne, d'Epesses en Vaud, de Lavaux du cœur de Vaud, et nous ferons à Marsens une fête gaillarde, nous buvant entremy et regardant le soleil à travers la belle graine du vignoble. Evohé !

J'irai voir Spiess ; s'il pouvait venir, on le guérirait là-haut. Le Ramuz a fait dans la Gazette d'hier une petite chose délicate qu'il faut lire : Irène.

Croûtes de lait est un des jolis mots de l'année, comme disent les académiciens anthologues. Mais Mme Cacheux me raconte qu'ils sont 23, des pompiers parmi, que ce n'est déjà plus pantagruélique comme ça devait.

Quand au nommé R. Fehr, je n'ai pas ce monsieur dans mes notes ni dans mes relations. Nul télescope n'a signalé encore cet astre naissant. Mais doit pas être trop médiocre puisqu'il n'est pas de la société des Beaux-Arts, mais c'est tout ce que j'en puis dire. Je tâcherai à m'informer pour vous.

Voici ma mercédale : dites bien, ce Fehr est un confrère à Luc, et non...

Tout vôtre P. Budry

[1] Il s'agit de la XIe Exposition nationale des Beaux-Arts, dont P. Budry fera la critique dans *Les Feuillets,* novembre-décembre 1912, disant notamment :

« Il y a des vertus suisses : la sincérité, le naturel, la retenue, la chasteté, la bonhomie, la gravité suisses, il y a des défauts suisses, la tristesse, la rusticité, la gêne, la défiance, l'âpreté, le bégaiement suisses, et la vanité républicaine suisse, qui tient à la petitesse du théâtre, et le sentimentalisme suisse qui, au

défaut de la volupté, nous en offre l'ombre [...] Y a-t-il un tempérament suisse ? ... Cependant nous allons, pèlerins passionnés, de lieu en lieu où l'art ouvre ses tabernacles, soupirant après des sujets nouveaux de passion et d'exaltation, que trouvons-nous ? De jeunes écervelés qui nous tirent des boîtes dans la rétine, de pesants ouvriers qui nous offrent un morceau de pain gris, des maîtres aux faces réticentes cachant un trésor sous leur manteau, un ou deux généreux enfin, qui nous tendent sur leurs mains larges la pomme d'or d'une volupté nouvelle... Vénus dort, l'Art est triste, puisse-t-elle s'éveiller bientôt ! » (pp. 394-403).

[*De Paul Budry à Adrien Bovy*]

Ce 8 mars [*1913*]

Cher Bovy, je ne vois rien venir, que la route qui merdoie et l'avril qui dévoie nos belles moralités. Sommeillez-vous là-bas, dans l'intestin grèle du lac ? la classe des Arts, les cubistes ? Si vous saviez comme j'ai hâte que cela soit conclu, bouclé, cimenté, et le reste aux dieux ! Ne pourriez-vous pas fouetter le zèle de ces gros messieurs ?

Zurich nous reçoit, c'est fait. Mais Genève retarde toutes les démarches. On ne peut rien faire sans savoir si oui ou non.

Enfin, je vous mets ma santé sur la conscience. Car dans quinze jours ce cubisme me rendra fou, ce cubisme, je veux dire ces retards. Quant à la revue, ça marche, ça marche. J'ai vu Auberjonois, Morax, Chavannes. Tout ce monde en est et fait des offres fermes.

Tâtez-vous partout pour voir si vous n'avez pas un petit cahier dans une bosse. Et si oui, opérez-vous hardiment, compromettez-vous, devenez vaudois.

Spiess sauvé ne tient plus en place et fait ses paquets pour Paris, où je l'accompagnerai peut-être pour une huitaine.

Je n'irai pas au banquet Chiesa (qui-est-ça ? mot facile que je vous abandonne sans droits) faute de galette, de tête, de temps, de tout. S'il faut aller à Genève retenez ceci : je n'ai plus que 2 après-midis de la semaine prochaine : vendredi et samedi.

Voudriez-vous encore par grâce fouiller vos paperasses familiales pour y trouver certains dessins, projets, corrections de Menn établissant sa prescience du cubisme. Daniel BB [1] vous en aura parlé.

très pressé, mais bien à vous Budry

[1] Daniel Baud-Bovy, cousin d'Adrien Bovy.

[*De C.-F. Ramuz à Florian Delhorbe*]

173 Blv. Saint-Germain
PARIS VIème

24, rue Boissonade (XIV)

16 avril 13

Monsieur,

Je vous prie de m'excuser si je ne vous ai point remercié encore de votre article de *Wissen und Leben,* mais je viens seulement de le recevoir.

Vous avez d'ailleurs montré beaucoup trop d'indulgence pour ce pauvre « Feu à Cheyseron » [1] qui, à part peut-être quelques morceaux, est une chose ratée, — à cause de quoi je ne le publierai pas — et que je suis en train de reprendre en le transformant complètement et en le développant aussi.

Mais je vous suis reconnaissant d'avoir montré que tout est dans le ton et que le ton seul importe. C'est un ton particulier que j'ai vu dans la montagne — un ton à utiliser — et si je n'y ai point encore réussi, du moins suis-je très sûr d'avoir vu juste. Alors il n'y a qu'à recommencer.

Au patriotisme « historique » auquel je ne suis pas très sensible, je crois qu'il serait bon de substituer enfin celui du sens ; ce qui m'intéresse c'est la forme, au bon sens du mot ; et français de tradition et de langue, — au-dedans de cette tradition, et au-dedans de cette langue, bien plus simple, bien plus libre, bien plus diverse qu'on ne croit, — d'arriver à une combinaison qui nous soit personnelle et qui par là nous justifie.

C'est ce que vous avez dit, Monsieur, beaucoup mieux que je ne le fais ici — et je vous en remercie encore en vous priant de croire à mes sentiments les meilleurs.

C. F. Ramuz

[1] *Le Feu à Cheyseron,* Histoire de la montagne, a été publié dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse,* nos 193/196, janvier-avril 1912. Il n'a pas été repris en volume, mais constitue une première version de *la Séparation des Races,* 1922.

L'article de Florian Delhorbe mentionné par C.-F. Ramuz, publié dans *Wissen und Leben,* 1913, pp. 627-634, est intitulé : « A propos d'esthétique romande ». Nous en retenons plus particulièrement les passages suivants qui font l'objet des remarques de Ramuz dans sa lettre :

« (M. Ramuz) n'est pas arrivé à Cheyseron bien fourni en agréables tours de phrases, ni armé de cette sûreté littéraire, de cette maîtrise de la langue qui permettent de dire de jolies choses sur n'importe quoi. D'abord il a vécu la vie montagnarde [...] Son idéal, sa doctrine fut de traduire aussi *directement* que possible

ses expériences et ses observations, ne permettant à aucun souvenir littéraire de s'interposer entre l'impression et l'expression. C'est en effet dans le court passage de l'un à l'autre que naît le mensonge artistique. La phrase française se trouva morcelée et désarticulée, puis reconstruite avec une hardiesse calme et brutale. Jamais on n'a vu en Suisse romande une pensée plus tyrannique pour la langue [...] L'œuvre de M. Ramuz n'est pas une œuvre nationale, il faut le dire bien haut en ce temps d'helvétisme littéraire. C'est une œuvre française où l'auteur a su profiter de son passé, des richesses de sa province. Que M. Ramuz soit suisse et patriote, je veux le croire et l'espérer si l'on y tient, mais cela n'importe guère. Il nous explique les gens qu'il connaît et les montagnes qu'il aime. Il a une vision claire des choses, sa vision. Certes je sens bien quelles sont les limites de son art et qu'il manque un peu de souplesse et de variété — dans la forme et le sujet. On souhaiterait aussi que M. Ramuz fît plus honneur à ce que Dante appelait l'excellence des mots, par quoi il entendait leur beauté formelle. Car après tout, le mot en littérature ne semble pas avoir pour seule mission d'être utile ».

[*De Paul Budry à Adrien Bovy*]

Chemin des Fleurettes 43
Lausanne

Ce 26 mai [*1913*]

Mon cher Bovy, de plus beau en plus beau, me voilà chevillé de nouveau à l'entreprise cubiste, après que le sire Biedermann l'a gentiment minée et vermoulue. Je ne récrimine point, je dois cela aux artistes, à Bailly surtout. Il paraît que vous voulez bien nous aider, c'est magnanime, et c'est bien de vous. J'irai donc m'entendre avec vous sur le détail des opérations, si vous voulez bien, ce jeudi après-midi. Ayez la bonté de ne pas me remettre pour n'importe quel petit empêchement, car vous n'imaginez pas ce que mon temps m'est mesuré ces semaines.

Dites-moi plutôt le lieu où je vous trouverai. Le Musée Rath vous irait-il ? pour commencer.

Je pourrais bien vous ennuyer de cela samedi chez Cingria, car vous savez qu'on compte sur vous, tous ceux que nous serons (il faudrait prendre là des décisions fermes, les dernières, avant de conclure avec l'éditeur) mais nous n'aurons pas trop de temps pour discuter des Cahiers.

Tout juste pourrons-nous accorder une pensée à notre théâtre de marionnettes, et à la grande manifestation française, pour laquelle nos Parisiens m'envoient à chaque courrier de grands coups d'éperons dans le cul.

Bailly vous aura conté mon four ridicule chez les Biedermann. Je voudrais qu'il fût d'un autre pour en rire.

Bref, à jeudi s'il vous plaît.

Et en toute amitié Votre P. Budry

[*De Fernand Chavannes à Adrien Bovy*]

Jouxtens, *le 5 juillet* [*1913*]

Cher ami,

Vous êtes convoqué à l'assemblée constitutive des Cahiers Vaudois, qui aura lieu *ce mercredi 9 juillet* à Morges, à l'hôtel de la Couronne, à 3 h. 40.

Il y aura dîner après l'assemblée.

Nous vous prions vivement d'assister à cette réunion et du reste vous en voyez l'importance.

1) le projet de statuts — 2) le projet de convention avec l'éditeur — 3) le projet de circulaire —

S'il vous était vraiment impossible de venir à l'assemblée, ayez l'obligeance d'envoyer au Comité, avant la date ci-dessus indiquée, vos observations sur ces textes, et votre adhésion formelle ou conditionnelle.

Mais encore une fois nous comptons sur vous.

Recevez, cher ami, les salutations bien amicales de votre

F. Chavannes

[*De C.-F. Ramuz à Adrien Bovy*]

30 sept. 13

Cher ami,

Un petit mot pour vous demander (une fois de plus ! [1]) l'adresse de Reynold — que j'ai égarée.

Vous recevrez prochainement une circulaire des « Cahiers Vaudois » qu'il s'agira de signer, en prenant des engagements. Prenez-les et signez. Merci encore beaucoup de votre précieuse aide durant ce voyage : tout le monde vous en est très reconnaissant. Grâce à vous le voyou se porte bien et sa mère aussi.

Nous sommes en train de tâcher de prendre de nouvelles habitudes et d'entrer dans la coquille de cet étroit appartement [2] : on y arrivera avec un peu de bonne volonté : d'ailleurs je vais imigrer chez Chavannes.

En attendant, je me suis rassis à l'établi, sans grand succès jusqu'à présent.

On vous envoie énormément de choses. Mes hommages, s'il vous plaît à Madame Bovy, et les bons souvenirs de Mlle Cellier.

Vôtre R.

[1] Cf. *Lettres 1900-1918*, p. 295.

[2] Aux Belles-Roches, à Lausanne.

[*De Paul Budry à Adrien Bovy*]

LES CAHIERS VAUDOIS
Petit-Chêne-Richemont
LAUSANNE

Ce 12. 1. 1914

Cher ami,

je me suis accusé d'égoïsme jusqu'à Lausanne, à la pensée de votre funèbre retour jusqu'en ces lointaines ténèbres de Florissant. Mais peut-être vous en consoliez-vous en pensant m'avoir arraché aux tentations de votre fameux trottoir genevois.

Pour ces adresses que vous nous préparez, n'oubliez pas s.v.p. de nous envoyer in-extenso (songez que nous avons 3000 circulaires à disperser) la liste des membres de votre Cercle ou Société des Arts, et de, si vous en avez, votre Société académique, votre Institut, votre Cercle littéraire, vos Kränzchen de poètes, votre Conseil du Musée, etc. Bref toutes vos corporations de spirituels. Et n'oubliez pas, s.v.p. encore, que cela presse, qu'un lancement est comme le jour du jugement dernier.

Enfin, mettez des caoutchoucs par ces temps aqueux, tenez-vous en santé, couchez avec vous-même et concevez-nous un cahier.

Aussi le tuyau Maurice Baud très pressant.

Ma femme vous adresse cent compliments.

Avec les miens ça fait mille.

votre P. By.

[*D'Edmond Gilliard à Adrien Bovy*]

LES CAHIERS VAUDOIS
Petit-Chêne-Richemont
LAUSANNE

Le 19 mars 1914

Cher Monsieur,

Je serais heureux d'avoir, sitôt qu'il vous sera possible, votre opinion sur l'*Ovide en Béotie*.

Ce n'est pas du tout scrupule de petite prudence de ma part; l'intention m'est sympathique, et je serais fort porté moi-même à de semblables

escarmouches. Mais je trouve le genre un peu gros, l'allusion un peu lourde, et la langue un peu lâche. Cingria m'a permis de faire quelques retouches... Quelles sont, à votre avis, les plus opportunes ? et dans quelle mesure peut-on se permettre... ?

Je désire avant tout ne pas blesser sa susceptibilité — que je crains un peu, mais que j'estime aussi.

Quant à la *République de Genève* [1], il est entendu amicalement, n'est-ce pas ? que vous discuterez certains points ensemble... Il y a d'assez nombreuses négligences d'écriture et de copie, mais j'ai lu tout cela avec l'intérêt le plus sympathique, souvent même avec émotion.

Veuillez, cher Monsieur, me croire votre bien cordialement dévoué

Edmond Gilliard

[1] L'*Ovide en Béotie* n'a, finalement, pas été retenu. La *République de Genève* paraît dans le cinquième Cahier vaudois, série blanche, 1914. Alexandre Cingria dit vouloir, par elle, « collaborer aux Fêtes du Centenaire ».

[*D'Edmond Gilliard à Adrien Bovy*]

LES CAHIERS VAUDOIS
Petit-Chêne-Richemont
LAUSANNE

Chemin des Cèdres 1
Le 6 mai 1914

Cher Monsieur,

Ne m'en veuillez pas si, par excès de prudence, et naturelle inquiétude de caractère, je me permets de vous rappeler que nous comptons donner à la composition la *République de Genève* le 15 mai au plus tard. Il faudrait donc que tout fût mis exactement au point à cette date, pour éviter, par reprise sur les épreuves, les frais toujours importants qu'occasionnent les « corrections d'auteur ».

Je viens, de plus, vous demander si vous seriez disposé, le jour de l'inauguration de notre exposition [1], à faire, à nos invités, une petite causerie ; public peu nombreux et de choix ; nous choisirions les dames à votre intention ; on prendrait, après, une tasse de thé... Il ne s'agit pas d'une conférence, mais d'une présentation...

Ne dites pas non... Ou, du moins, laissez-vous presser encore par d'autres que par moi, qu'une encore trop courte (quoique très sympathiquement disposée) camaraderie n'y autorise pas.

N'avez-vous pas, peut-être, quelques « Notes » à nous envoyer pour le *Cahier vert* de juin ? Ramuz nous en promet ; nous aurons un excellent article de lui, *L'Exemple de Cézanne* [2]. L'expérience du premier *Cahier vert* (nous sommes les premiers à en avoir senti les imperfections) nous servira pour le second.

Croyez, cher Monsieur, à mon bien sincère dévouement.

Edmond Gilliard

[1] Paul Perret rend compte dans la *Gazette de Lausanne* (23 juin 1914) de cette exposition (à la Grenette, 15 juin-5 juillet), « une des meilleures qui nous aient été offertes depuis longtemps », qui rassemble entre autres des œuvres de Hermenjat, Hugonnet, Th. Robert, Bischoff, Albert Muret, Jean Morax, A. Cingria, Th. Bosshardt, Hans Berger, Borgeaud, M. Baud, Alice Bailly.

[2] *L'Exemple de Cézanne* paraîtra dans le 4e Cahier de la 1re série verte, 1914.

[*De C.-F. Ramuz à Florian Delhorbe*]

L'Acacia *14 ? mars 16*
Cour s/Lausanne

Cher ami Veuillez bien prendre note d'abord de ma nouvelle adresse ci-dessus : j'ai quitté le Treytorrens : nous n'arrivons plus à y vivre. Questions de ménage, de lait, d'œufs et de pommes de terre, mais qui, quand elles prennent une certaine importance, finissent par devenir déterminantes. L'occasion m'a fait me décider brusquement : le hasard et des amitiés m'ont fait découvrir dans cette banlieue un « pavillon » vieillot entouré d'un grand jardin, pourvu d'ailleurs de tous les perfectionnements — et j'y campe, au « mois le mois », sentant bien que plus que jamais il faut être prêt à tout, et avoir les reins ceints (sains aussi) comme dans la Bible. Le pays d'ailleurs tout près d'ici est très beau, quoique singulièrement et bêtement gâté par place : cette plaine de Vidy, et il y a toute une meute de chiens de chasse qui hurle sous mes fenêtres. J'ai retrouvé, comme voisinage, les tuyaux d'une blanchisserie, et des aspects tout à fait Seine et Oise qui me sont particulièrement précieux ces temps-ci. Et je vis comme je vivrais, je pense, à Jouy en Josas,

quoique encore infiniment plus loin sans doute des discussions, intrigues et débats (surtout parlementaires) qui remplissent ce pays. J'ai enfin trouvé mes frères de cœur : ce sont ces jeunes étrangers balkaniques ou sud-américains qu'on voit à midi sur Saint-François. Sans compter pas mal de grues « chic » et non moins cosmopolites, dont les modes exagérées établissent de façon piquante un équilibre compromis par tant de redingotes professorales et les longs pieds plats des dames de la bonne bourgeoisie.

Que je vous dise, pourtant, que si vos critiques sont justes en ce qui concerne les dames et les redingotes en question, elles ne le sont plus pour ce qui est du peuple. Là est notre espoir — et la jeunesse. Certes tout ce qui a vingt ans (avec tous les affreux défauts de cet âge-là (le plus triste et le plus ingrat de tous) est par ailleurs plein de promesses. Tout ce qui est « irresponsable », tout ce qui ne possède rien, tout ce qui n'est pas encore « attaché » est dans les meilleurs principes. Mais leur opinion ne compte pas. Seule compte celle des gens en place : c'est celle qu'on trouve dans les journaux. Et ces gens-là ne songent, bien entendu, quel que soit le parti auquel ils se rallient, qu'à ne pas compromettre leur « situation ». Jusqu'aux colonels, comme vous avez pu voir. La vraie révolution sera de permettre à cette autre opinion de s'exprimer un jour — et en toute chose — quand ? attendons avec détachement ; et puis n'est-ce pas ? le vrai spectacle est ailleurs. Berne ou Lima, c'est tout un.

Que je vous dise maintenant combien je vous suis reconnaissant de cet article [1], et que je vous avoue aussi que c'est moi qui vous ai valu cette corvée. La rédaction de la Gazette m'a demandé de lui « désigner quelqu'un qui s'en chargerait ». Je lui ai répondu que sa demande m'embarrassait, mais que la soupçonnant d'être dans le même embarras que moi, je ne voyais que vous qui parleriez de ce livre en toute liberté et en toute franchise. De vos deux « colles » l'une est parfaitement juste (à cette heure du moins) il fallait mettre du mysticisme des 2 côtés — c'eût été donner une ampleur autrement poignante au récit que d'opposer dans les hommes et dans les événements, deux « états d'esprit » analogues — tant pis. L'autre colle « colle » moins bien: c'est très consciemment et volontairement que j'ai fait tourner court, et, si vous voulez, à l'opérette des situations foncièrement tragiques, c'est là tout le caractère de cette histoire (si le mot n'est pas trop gros) ; il m'avait déjà beaucoup frappé quand j'en étudiais les documents; il me frappe aujourd'hui, une fois de plus, dans sa réalité vécue. D'énormes « préparations » — puis rien. Tirer de l'art de ce qui est la négation (apparente) de l'art : tout le problème est là désormais.

Continuez de m'envoyer de temps en temps une gazette de là-bas, rien ne me fait plus plaisir. Tous mes amis parisiens ont quitté Paris, et

ont autre chose à faire. Vous aussi sans doute, mais vous me ferez bien ce petit sacrifice-là. J'ai reçu, en effet, pas mal de billets d'inconnus et un entre autres, très gentil, qui doit être de vos « demoiselles ». Ne les découragez pas, en leur disant trop de mal de moi — et surtout qu'elles vendent ! (encore qu'elles pourraient bien vendre le « Stock » (?) entier, sans que ma bourse s'en aperçoive). Je suis en train d'examiner la situation qui est faite ici à toute littérature ou art « indépendants » et je m'aperçois qu'elle est intenable. A cette heure où tout change, où les situations doivent être « tranchées », c'est bien celle-là qui devrait se trancher la première. J'ai de vagues projets que je vous soumettrai, si jamais ils prennent corps. En attendant, « l'art romand » ne demeure pas inactif — On vient de représenter dans l'église de Pully une pièce de Chavannes [2] d'un parti pris extrêmement touchant et neuf et qui a fait, à mon grand étonnement, une grande impression : il ne faut pas désespérer, il faut seulement y voir clair, il faudrait surtout une « volonté » et une volonté terrible, parce que la résistance, comme vous savez, n'est pas violente (ce qui est excitant) elle est passivité et inertie.

Pour l'instant : continuer, malgré tout, à travailler, chacun dans son petit coin;

rester « en contact » sans en avoir l'air;

se maintenir dans le grand courant de la circulation universelle ;

soigner ses enfants de son mieux, quand on en a;

s'efforcer de payer ses notes.

Au revoir, cher ami, mes hommages à Madame Delhorbe — et tous les bons souvenirs de ma femme et à vous aussi.

[1] Dans la *Gazette de Lausanne* du 27 février 1916, sous le titre « Un livre de guerre »; Florian Delhorbe présente une longue et substantielle analyse de *La Guerre dans le Haut-Pays* (Cahiers vaudois, 6e et 7e cahiers de la 2e série) qui s'achève par ces questions auxquelles Ramuz va répondre dans sa lettre :

« Ce livre est de ceux qui ne s'épuisent pas en une lecture [...]. Il est de ceux qui nourrissent plus d'une génération. Mais il faut que dès aujourd'hui je demande à M. Ramuz s'il est entièrement satisfait de « ces messieurs du Comité » et du boucher Cherix ? « De toute la nuit le boucher Cherix n'avait pas dormi. Dès que le matin fut venu, il courut sur la place. Il vit que « son » arbre (de la liberté) avait tenu bon... Le boucher Cherix fut tout heureux de voir qu'il se conduisait si bien; cela aussi, pensait-il, était un symbole. Il est vrai que l'arbre avait un tuteur, etc... » On n'est pas plus rosse, « si j'ose dire », et nous sommes tous d'accord, sauf peut-être le régent Devenoge, ce boucher Cherix est une grosse bête, mais le ricanement, qui fait tant de bien à entendre quelquefois, résonne ici comme une fausse note. Peut-être qu'ici on est resté à la surface et l'équilibre du roman s'en ressent un peu. Et cette question encore: maintenant que j'y repense, le livre fermé, dans cette guerre qui vient secouer le Haut-Pays, est-ce que je me trompe ? Mais il me semble que personne ne se bat vraiment pour le Haut-Pays ! Et il me semble que

cette guerre tourne un peu par moments à l'opérette. On voudrait être tout à fait sûr que M. Ramuz l'a voulu ainsi. »

[2] Le 4 mars 1916 se donnait l'avant-première du *Mystère d'Abraham,* dont la *Gazette de Lausanne* rend compte, le 7 mars, en soulignant « une qualité et une intensité d'émotion que les mots sont incapables de traduire; [...] tous les assistants de l'avant-première ... en ont été saisis jusqu'aux entrailles ».

[*De Paul Budry à Adrien Bovy*]

LES CAHIERS VAUDOIS
Petit-Chêne-Richemont
LAUSANNE

Lausanne, le [*1916*]

Cher ami,

Je regrette deux fois de vous avoir manqué à votre passage aux Cahiers, j'aurais eu notamment une petite proposition à vous faire et que voici, et qui peut-être provoquera plusieurs questions de votre part, auxquelles j'aurais répondu tout chaud. Il s'agit du *cahier commémoratif de Maurice Baud* [1], par Baud-Bovy. Il faut qu'il voie le jour, mais aux frais de qui ? Je crois qu'on vous a dit que c'était de notre côté un parti-pris absolu que de ne plus courir seuls le risque total de nouvelles publications. Nous n'en avons (mais littéralement dit, et non manière de parler) plus le moyen. C'est une condition que nous posons aux auteurs qu'ils s'intéressent financièrement à leur édition et ne nous laissent qu'un risque minimum.

Mais dans ce cas du cahier Baud, que faire ?

On nous dira que la vente en est assurée et que nous ne risquons rien, mais on nous l'a répété à chaque cahier, et vous savez le résultat. Je vous en écris avant d'en parler à Baud-Bovy, mais il est urgent de prendre une décision, autrement Baud-Bovy présentera son livre, et vous voyez le conflit.

Nous avons donc pensé à vous demander, comme instigateur de l'exposition-vente au profit des livres Baud, *de participer aux frais d'édition, sur le produit de votre entreprise.* Il ne s'agirait naturellement que d'une *garantie,* que nous vous restituerions intégralement si la vente du cahier couvrait les frais, et nous refuserions de faire là-dessus aucun bénéfice.

Examinez s'il vous plaît la question et décidez-en.

Naturellement, je ne vous mets pas là, à titre de justification, le bilan des cahiers, les chiffres accompagnés du signe — sont la marchandise la plus malpropre à manipuler.

Adieu, cher ami, pensez sérieusement à cela, et croyez bien à mes tendres sentiments. Gilliard va partir pour la campagne se refaire le système.

votre P. Budry

[1] La mort de Maurice Baud, en 1915, émeut profondément ses amis des *Cahiers vaudois* qui, avant de publier ses œuvres posthumes, rendent hommage à sa mémoire dans le premier numéro d'un supplément aux Cahiers, *Le Spectateur vaudois* (octobre 1915). L'Editorial, suivi d'un article de Charles Morice et d'un long témoignage d'Alexandre Cingria, loue en Maurice Baud « un penseur indépendant, d'une grande et humaine curiosité, qui pensait sur toutes choses avec un amour absolu des formes parfaites ».

[*D'Edmond Gilliard à Adrien Bovy*]

Lundi soir. [*29 janvier 1917*]

Cher ami,

Nous portons notre choix, sans hésitation, sur *Verlaine* et *Eglantine.* Pas la moindre objection à la publication du reste au *Mercure.*

S'il faut mettre en volume, un jour ou l'autre, *Décadents, Symbolistes,* ou autres fragments, nous pourrons reprendre cela hors série, en édition.

Nous donnerons le *Verlaine* « intégralement » (cet intégralement si cher à Maurice !). Quant à *Eglantine,* voici :

Le petit récit lui-même a bien du charme, encore qu'il n'ait pas réalisé, en soi, tout ce qu'il pouvait être, et qu'il coure après sa signification dans la glose qui suit.

Peut-on le publier *détaché* du préambule, avec toute cette subordination à Charles Morice — ce qui est vraiment un peu coco aujourd'hui, marque trop la date, fait trop sentir la déception d'un passé, — et trompe, vraiment, l'intérêt d'un actuel lecteur ? Ça va dans le vide, puisque Morice, aujourd'hui, ça ne sert d'appui à rien... [1]

... Et en supprimant, aussi, toute cette dissertation qui suit, écrase le personnel récit, le dissout en théories, le double d'une métaphysique et d'une esthétique, le réduit à n'être plus que l'occasion d'autre chose

(alors qu'il ne peut nous être aujourd'hui que la chose même), lui enlève sa « suffisance », et son très joli quant-à-soi ?

Ramuz se chargerait d'une petite préface rédactionnelle, où il avertirait de la suppression, en indiquant les raisons ; quelques points de suspension au début et à la fin du récit rappelleraient la chose.

Et si, un jour, on se décide à donner « intégralement » tous les papiers de Maurice Baud, rien n'empêche que, pour les chercheurs, les curieux et les avertis, on ne donne, comme document de la pensée de Baud, cette dissertation en renvoyant à la nouvelle que nous aurions publiée.

Quant aux conditions, voilà :

D'une part vous mettez à notre disposition 500 fr. (300 représentant les 3 parts prélevées, et 200, produit de la vente des fumées)

D'autre part nous nous engageons à publier :

1) Un cahier contenant *Verlaine* et *Eglantine* « dégagée » (en 2e série)[2]

2) Le Cahier de Baud-Bovy (en 3e série), en versant au fond Maurice Baud les honoraires de collaborateur établis suivant le tarif adopté pour cette 3e série[3].

L'ensemble représente pour nous une dépense — fabrication des deux cahiers, et honoraires du second — de 12 à 1300 francs.

Répondez-moi, je vous prie, *le plus vite possible.*

Amicalement votre

Edm. G.

Mes compliments à votre femme, je vous prie.

[1] Cette ponctuation est celle de l'original.

[2] Ce cahier est le 12e de la 2e série et porte en titre: *Deux fragments posthumes (Souvenirs sur Verlaine — Eglantine)* par Maurice Baud. Il est introduit par une préface anonyme qui dit à propos de Verlaine que « Maurice Baud, nous le présente non d'après les livres ou d'après les textes, mais d'après ses propres souvenirs et, pour ainsi dire, de première main ». La publication de fragments d'*Eglantine* s'accompagne de la justification suivante :

« Nous y avons été séduits par la bonhomie, cette tendresse d'en dessous qu'on y sent, et un accent de vérité aussi, qui nous ont semblé trop touchants pour ne pas mériter, à la mémoire de Maurice Baud, des amitiés qui, autrement, eussent risqué de lui échapper. »

Et la préface s'achève par cet hommage au fidèle et dévoué compagnon de la première heure, à *La Voile Latine* comme aux *Cahiers Vaudois* :

« Il s'agit ici d'un ami, cet ami avait un beau et grand cœur, qu'il ne laissait pas toujours voir ; il nous serait précieux que quelques uns du moins le sentissent battre dans les pages qui suivent, oubliant pour un moment les irritantes questions de doctrines, si inutiles à tout prendre et si vaines, et qui, quoi qu'il puisse sembler, n'ont jamais été chez Baud l'essentiel ».

[3] Annoncé, ce cahier qui devait s'intituler *Notes sur la vie et l'œuvre de Maurice Baud, peintre-graveur,* n'a pas été publié. En revanche a paru en 1918 aux Editions des Cahiers Vaudois l'ouvrage de Maurice Baud : *Credo politique de Pie X.*

[*De C.-F. Ramuz à Florian Delhorbe*]

18 rue Pierre-Nicole
Paris Veme

L'ACACIA
COUR p/LAUSANNE

26 févr. 1917

Cher ami,

Ose-t-on encore vous écrire ? et d'ailleurs sait-on où ? Vous m'aviez annoncé que vous partiez pour la « province », en êtes-vous seulement revenu ? Je vous adresse, à tout hasard, ma lettre rue Pierre-Nicole, prenant soin de la couvrir de tampons, pour que du moins elle me revienne, au cas qu'elle ne vous trouverait pas.

Car il y a bien longtemps que je ne sais rien de vous et vous sans doute rien de moi. Est-ce votre faute ou la mienne ? On vit dans les complications, disons donc que c'est plutôt leur faute, et ce n'est que la vérité. Vous verrez pourtant, à la circulaire ci-jointe, qu'on cherche à ne pas perdre tout à fait son temps. Voilà 3 ou 4 mois que nous nous occupons, quelques amis et moi, à assurer l'avenir des *Cahiers* et je crois bien que c'est fait. Il y a plus d'argent qu'on n'eût osé l'espérer et pas mal de projets, dont plusieurs très intéressants. Je saute sur cette occasion de vous écrire, d'abord pour qu'il soit entendu que si jamais vous aviez quelque chose qui pût « convenir » vous pensiez à eux (les Cahiers) — ensuite pour vous demander de leur rendre le service de leur servir, à l'occasion, d'intermédiaire. Les communications sont si difficiles et si lentes qu'on n'ose plus se fier à la poste et le voyage est trop malaisé pour qu'on l'entreprenne sans absolue nécessité. Crès reste dépositaire, mais il faudrait d'abord qu'on le sût. Vous pourriez me donner, p. ex. quelques indications quant au service et aux personnes qu'il serait utile d'atteindre. Vous m'aviez parlé de deux demoiselles amies : vendent-elles des livres ou les prêtent-elles seulement ? Il faudrait leur demander de nous prêter leur concours. Je ne songe pas seulement au présent, comme vous pensez bien, mais aussi et surtout à l'avenir — voyant bien tout ce qu'il y aura à faire et tout ce qui se fera, si on le veut vraiment. Enfin, cher ami, je vous laisse le soin de voir, et de décider, ne devinant nullement où vous êtes et où vous en êtes — heureux que je serais d'abord de le savoir et d'avoir des nouvelles de vous et des vôtres. Ici, le temps est magnifique et on attend comme partout. Il se lève une espèce de petit printemps clair de bon augure. Ma retraite, à moi, continue et continuera jusqu'au jour

où il plaira aux évènements de m'en faire sortir. On plonge sous la vague comme les petites poules d'eau : l'affaire est de ne reparaître qu'avec un poisson du lac.

Au revoir, cher ami — un petit mot ; mes hommages et mes souvenirs à Madame Delhorbe.

C. F. Ramuz

[*D'Alexandre Cingria à Adrien Bovy*]

Vendredi Hôtel Belvédère
Locarno
[*20 janvier 1917*]

Cher,

Voudrais tu faire le nécessaire afin que Molly photographie mon ensemble avant la fin de l'exposition.

Tu seras bien gentil :

J'ai été horriblement choqué qu'on ait volontairement négligé de m'aviser pour la réunion des Cahiers de Dimanche passé. Ce sont des manières genre Voile latine et depuis la défection Reynold de Traz je suis très susceptible sur ce genre de procédés. Je ne m'occuperai donc absolument plus de cette traurige revue.

Dis le leur.

A toi et à mademoiselle Bovy bien amicalement

Cingria

[*De C.-F. Ramuz à Florian Delhorbe*]

18 rue Pierre-Nicole
PARIS Veme

1er avril 17

L'Acacia Cour p/Lausanne

Cher ami,

Merci de votre lettre. Que je vous dise bien d'abord que je n'ai jamais été pour rien dans le choix des publications des 2 premières séries — et que j'ai continué à n'être pour rien dans le choix de celles de la troisième. Quand les « Cahiers » ont été fondés, on m'a demandé d'y collaborer et j'ai accepté, pensant qu'ils pourraient faire œuvre utile.

Gilliard et Budry ayant la responsabilité totale de l'entreprise y avaient aussi des droits absolus : ils se sont heurtés à de très grandes difficultés, pas seulement matérielles. Toutefois les Cahiers n'ont pas voulu mourir: ils continuaient à recevoir des preuves d'intérêt qui montraient assez que, s'ils n'avaient peut-être pas donné ce qu'ils auraient pu, on n'en attendait pas moins quelque chose. C'est ce qui a engagé quelques amis et moi-même à s'en occuper plus activement. G. et B. restent propriétaires, mais le petit comité qui s'est formé gère l'affaire pour une année (une série, 12 numéros) attendant de voir ce qu'il en adviendra pendant ce temps. Ledit comité a trouvé sans peine de l'argent (c'est le plus singulier en ce moment), plus d'argent qu'il ne lui faut pour « tourner » tranquillement les douze mois qui viendront. L'administration a été complètement réformée — les comptes sont parfaitement tenus par un homme du métier — on commence à y voir clair. Et tout serait parfait si l'entreprise n'héritait également d'un passé, d'engagements pris, de collaborations quasi nécessaires — mais qu'y faire et n'est-ce pas toujours le cas ? Croyez bien que je suis, pour ma part, épris plus que personne de « pureté » et que je vois mieux que quiconque ce qui se tient et ce qui ne se tient pas. La seule question qui se posait pour moi (à côté de ce qui est mon travail personnel) était la suivante : « vais-je me désintéresser d'une tentative qui n'en est encore, malgré tout, qu'à la période des tâtonnements au risque de la faire avorter, ou bien continuer de m'y aider de mon mieux) ». Car, pour tout ce qui est de la doctrine, vous pensez bien que je suis de votre avis. La guerre impose un *ton* (tout est là) — toute liberté au-dedans du ton, aucune en-dehors — la guerre ne demande pas qu'on parle d'elle, elle veut seulement qu'on parle à sa façon. C'est peut-être simplement une question d'intensité ; mais, cette intensité, ne l'a pas qui veut ; et là est peut-être la grande difficulté d'une entreprise littéraire : que les talents ne se font pas sur commande et que même existassent-ils, encore faut-il les découvrir. Il y a ce qu'on aimerait avoir et il y a ce qu'on a ; il y a ce qu'on souhaite (si ardemment que vous voudrez) mais il y a ce qu'on vous propose — et quelle distance le plus souvent entre ceci et cela. Surtout dans un petit pays comme le nôtre et un pays d'amateurs et un pays de paresseux ! Je vous assure que, pour les avoir vues de plus près, je ne méconnais plus les complications de la tâche. La volonté n'y suffit pas — il y faut la foi. L'a-t-on toujours ? c'est déjà beaucoup de l'avoir parfois. Et j'entends dans les conditions matérielles les meilleures : devinez ce qui se passe quand on en est réduit à se tirer d'affaires comme on peut.

Quoi qu'il en soit, cher ami, et après vous avoir montré que la bonne volonté n'est pas seule en cause dans le cas présent, j'ai hâte de vous dire que je suis en gros de votre avis, et Gilliard, à qui j'ai lu votre

lettre, aussi. Il vous en remercie même beaucoup, sentant bien comme moi qu'elle est avant tout une marque d'intérêt vrai. Encore que je craigne de m'imposer, j'avais déjà proposé à Gilliard un cahier « d'actualité » (au meilleur sens) et je le lui repropose. J'y songeais depuis longtemps, coïncidence assez frappante. C'est une sorte de résumé de ce qui s'est passé dans ma vie depuis mon retour ici. Et la conclusion sera qu'on ne peut pas conclure, que le beau de ceci est que tout est en formation, et qu'il n'y a que ceux qui sont en formation qui soient dans le vrai [1]. Cette chose pourrait paraître avant l'été. En outre G. plus renseigné que moi me prie de vous dire que deux des cahiers en question, l'un « pédagogique », l'autre musical [2], sont tous les deux inspirés de très près par les évènements mêmes et que si les titres, en effet, ne le laissent pas supposer, on tâchera d'en trouver d'autres. Beaucoup d'occasions peuvent se présenter encore que ns tâcherons, à nous tous, de saisir. Mais il faut que nous vous demandions de nous y aider. Vous savez où nous voudrions aller — malgré les apparences — et que nous sommes prêts à toutes les réformes, — indiquez-nous celles qui vous sembleront utiles. Vous êtes à Paris, tout en étant de la maison : vous avez le recul nécessaire : tâchez de nous en faire profiter. Et puis faites un pas de plus : songez à un cahier. C'est payé, très modestement payé, mais payé. C'est la condition que j'ai mise à mon adhésion, et une des « utilités » que je vois à l'entreprise, non la moindre. Enfin, et troisièmement, consentez à nous servir de correspondant là-bas, c'est-à-dire à continuer les démarches que vous avez si gentiment entreprises, dont tout le monde vous sait le plus grand gré ici.

J'ai remis votre inventaire à Gilliard et lui ai dit ce que vous aviez fait auprès de Crès. Ces dépôts me semblent indispensables : voulez-vous veiller à ce qu'ils en fassent. Le « Règne » [3] va être expédié la semaine prochaine : Crès en prend « ferme » 100 exemplaires : encore faudrait-il qu'il les fît circuler. Vous avez reçu ma carte : j'attends vos deux listes. Complétez vos indications. Je n'ai jamais fait ce métier, mais peut-être faut-il le faire. Et allons quand même. C'est peu à peu qu'un mouvement se dessine : il ne faut désespérer de rien, tant qu'on n'est pas soi-même.

Au revoir, cher ami ; un petit mot au sujet de tout ça, mes hommages à Madame Delhorbe — et merci encore.

C. F. Ramuz

P. S. Je vais tâcher de découvrir une « Raison d'être » [4] et vous l'enverrai.

[1] Il s'agit du *Grand Printemps,* qui sera le 4e cahier de la 3e série, 1917. « La parenté est partout, parce que la vie est partout [...] On sent que le courant va dans le bon sens et qu'il vous porte vers les richesses. Ce n'est pas pour le plaisir seul d'y céder qu'on y cède, c'est encore pour le plaisir d'*après,* cette autre espèce

de plaisir qui n'est pas encore, mais qu'on se promet.

» Et on ne sait pas bien ce qu'il sera, mais on n'a pas besoin de savoir. La magnificence de ce temps est qu'il contente et satisfasse par sa plénitude déjà, en tout sens, — et je n'en excepte pas l'horreur, parce que je pense qu'on me comprend. On est comme devant une grande montagne éventrée, mais dans ce ventre ouvert on va trouver de l'or. » (Œuvres compl., t. 9, pp. 63-64.)

[2] Le cahier « pédagogique » est celui de Henri Roorda, *Le Pédagogue n'aime pas les Enfants* (3e cahier de la 3e série blanche, 1917) ; le cahier « musical » paraît être, dans la pensée de Ramuz, *La Décadence de l'Art sacré,* d'Alexandre Cingria (8e cahier de la 3e série blanche, 1917).

[3] *Le Règne de l'Esprit malin,* 1er et 2e cahiers de la 3e série blanche, 1917.

[4] *Raison d'Etre,* 1er cahier de la 1re série blanche, mars 1914.

[*De C.-F. Ramuz à Florian Delhorbe*]

18 rue Pierre-Nicole
PARIS Veme

16 avril 1917

L'Acacia
Cour p. Lausanne

Cher ami,

Avez-vous reçu :

1) un exemplaire de « Raison d'Etre » un peu défraîchi que j'ai retrouvé dans une caisse (il n'y en a plus, paraît-il, en librairie) ;

2) le « Règne de l'Esprit Malin » qui vous a été adressé directement, à ce qu'on me dit, par l'Administration des Cahiers.

Je regrette de n'avoir pu mettre quelques mots d'amitié sur la seconde de ces deux brochures, mais les livres de série qui sont expédiés d'office, ont paru quelques jours avant l'édition proprement dite, la seule dont je me sois occupé.

Je vous remercie de vos listes d'adresses : elles font presque double emploi avec celles des Cahiers, dont le service est plus étendu que je ne pensais. La difficulté, à cette heure, est de savoir où trouver les destinataires ; tout se fait au hasard ; mais vous avez raison, il faut « répandre » et puis savoir attendre — et ce n'est que plus tard qu'on verra ce qu'il est advenu de tout cela.

Vous voulez bien m'offrir vos services : permettez-moi d'en abuser. Crès « prend ferme » un certain nombre d'exemplaires de mon « histoire » : c'est une maison qui entreprend beaucoup d'affaires — il n'est

pas impossible que, dans leur succession rapide, elles se fassent tort les unes aux autres. Puisque vous êtes introduit dans cette librairie, je vous serais reconnaissant d'y passer un jour en vous promenant et de demander si le ballot est arrivé. Quand sera-ce, je n'en sais rien ; j'ignore les « délais » des expéditions en petite vitesse, en ces temps de « crise des transports ». Mais demandez quand même, en vous revêtant de la charge quasi officielle de « correspondant à Paris » et une fois qu'il sera arrivé, faites faire les distributions nécessaires, et même un petit service. Il y a une affiche [1]) : demandez qu'on la colle au vitrage. Si Crès est là, tâchez de voir Crès. Il faut qu'ils « prennent le pli » : tout cela pourra être utile pour plus tard et pourra ne pas vous être inutile à vous-même. Vous voyez que je tâche de « faire mon métier » (qui n'est pas du tout mon métier), mais je le fais si mal que j'ai grand besoin qu'on m'y aide.

Et merci maintenant de vos autres indications, dont plusieurs correspondent très exactement avec mes propres idées. J'ai (nous) pensé déjà à ce cahier collectif. Je pense comme vous que le système des « commandes » est le bon : pourtant il ne faut y aller qu'à coup sûr, puisque c'est s'ôter toute faculté de refus en cas d'insuffisance manifeste. Et malheureusement, chez un grand nombre d'individus, l'idée que c'est commandé comporte celle « qu'ils s'en foutent ». On a à compter avec la nature humaine.

Mon « cahier » [1] est fini. Paraîtra-t-il ? Je suis obligé de faire des conditions qui peuvent paraître inacceptables. Quant au vôtre, travaillez-y : c'est un beau sujet, c'est « le » sujet (il n'y en a plus qu'un) ; et il est en effet si grand qu'on peut y mettre ce qu'on veut.

Toute ma famille est malade et part pour la campagne : je reste ici.

Mes hommages et nos bons souvenirs à Madame Delhorbe

votre R.

P.S. Il y a cette demoiselle que je croyais s'appeler Bonnière, (une demoiselle Bonnière m'a écrit) mais qui d'après vous s'appelle Monnier [2] : demandez-lui de placarder une affiche. Elle le fera sans doute. Je vous en enverrai un ou deux ex.

[1]) Je crois qu'elle a été jointe au ballot, sinon je la ferai envoyer.

[1] *Le Grand Printemps,* 4e cahier de la 3e série blanche, 1917.

[2] Adrienne Monnier, qui avait ouvert le 15 novembre 1915 la librairie, devenue célèbre, de la rue de l'Odéon, « La Maison des Amis des Livres ».

[*De C.-F. Ramuz à Florian Delhorbe*]

18 rue Pierre-Nicole
PARIS Vè

L'Acacia
Cour p. Lausanne
27 mai 17

Cher ami,

Merci de votre carte. L'« Esprit » comme le « Printemps » est parti par chemin de fer, ce qui n'est peut-être, en effet, pas le bon moyen pour arriver à temps. Je signale votre renseignement à Gilliard, en lui demandant de faire une autre fois les envois par colis postal. Veuillez bien surveiller quand même n'est-ce pas ces arrivées, d'autant plus que Gilliard (qui « administre ») est un peu inquiet au sujet de Crès, homme insaisissable et toujours autre part que là où on pense l'atteindre. Crès fait, paraît-il, des commandes « verbalement » sans signatures, ni garanties et, quand on lui écrit pour obtenir des précisions, il ne répond pas. Il y a là des questions d'argent dont l'importance pour la bonne marche de l'entreprise — et surtout la bonne marche future — ne vous échappera pas. Je vous en écris donc confidentiellement. L'idée ou le désir de Gilliard serait de se mettre en rapport avec un correspondant plus à son affaire et plus stable — comme on lui dit qu'il en existe un dans cette maison, de manière qu'il puisse savoir où il en est et obtenir des précisions au sujet des règlements de compte — et si possible des « engagements ». On lui dit que M. Grelot est l'homme qui conviendrait. Savez-vous qui c'est et (?) qui il est ? Je lui ai dit (à Gilliard) que je vous le demanderais. Savoir si ce M. a quelque initiative et quelque indépendance — ou quelque surface tout court — enfin quelque solidité : en ce cas G. se mettrait directement en rapport avec lui. Et à défaut de lui un autre.

Un mot donc, à ce sujet ou un conseil S.V.P. puisque vous êtes sur place.

Les Cahiers marchent brillamment au milieu d'un océan de dépenses. Ce qu'il y a de beau, c'est de dépenser et se dépenser.

J'aurais beaucoup voulu vous voir et causer avec vous de tout ce que vous me dites, mais excusez-moi et écrivez m'en — vous savez que je suis à votre entière disposition.

Je suis très heureux et très en train au milieu d'un admirable jardin et d'un printemps plus admirable encore

et je vous envoie ainsi qu'à Madame Delhorbe mes souvenirs les meilleurs

C. F. Ramuz

[*De C.-F. Ramuz à Florian Delhorbe*]

18 rue Pierre-Nicole
PARIS Vème

L'Acacia
Cour p. Lausanne

Ce 8 juillet 17

Cher ami, vous avez bien fait de m'envoyer cette coupure du Mercure [1] et je vous en remercie. Malgré le grand désir que j'avais de vous lire, je n'avais pas réussi à me la procurer. Rien n'arrive plus et on ne sait plus rien. Je ne sais plus rien de vous en particulier : peut-être dois-je l'attribuer au fait que vous êtes en voyage : dîtes-moi quand vous serez de retour et réétabli chez vous, de façon que nous puissions causer. Les Cahiers Vaudois vont très bien : les premiers numéros sont quasi épuisés. Ils viennent (ces Cahiers) de louer de très beaux bureaux, rue de Bourg, où ils s'installent chez eux, avec une très belle vue sur les toits de la vieille ville et le grand bâtiment de l'Hôpital. Dites-moi où vous en êtes de votre manuscrit, dont vous ne m'avez parlé jusqu'ici qu'en passant.

Je vous prie de nous rappeler tous au bon souvenir de Madame Delhorbe et de me croire, cher ami, bien vôtre

Ramuz

[1] *Mercure de France,* 16 juin 1917. Dans la Revue de la Quinzaine (pp. 709-711), Florian Delhorbe publie une note sur *Le Grand Printemps.* Il voit dans l'ouvrage de Ramuz « des confessions de poète » et « un message à la France ».

[*De C.-F. Ramuz à Florian Delhorbe*]

Légation de Suisse
14 rue de Marignan
PARIS

L'Acacia
Cour p. Lausanne

30 juillet 17

Excusez ce retard, cher ami : il est bien involontaire — d'ailleurs quand cette lettre vous parviendra-t-elle ? Pour moi, sans être si errant et si dérangé que vous, j'ai perdu beaucoup de temps ce dernier mois à des « transformations » dans l'aménagement de la maison, rendus

nécessaires par les complications de l'heure et aussi à des projets de montagne où le docteur voulait envoyer ma femme. Je vous avais lu, mais mal. Je viens de vous relire — un peu mieux. J'envoie votre manuscrit à Gilliard [1].

Il y a un « comité » qui prend les décisions et la situation se complique du fait des « vacances » qui m'entourent d'un vide hermétique. Vous savez que tout le monde s'en va : ce ne serait rien encore si on savait où, mais on n'a que des adresses plus ou moins vagues.

Je pense que vous ne serez pas étonné, cher ami, si je vous dis que j'ai renoncé depuis longtemps déjà à exercer ce que d'autres appellent jalousement leur « droit de critique ». Non seulement, je ne critique pas, mais encore je ne juge pas. Tout ce dont je puis vous assurer, c'est de mon amitié. L'impression que j'ai eue (si vous me permettez de vous la communiquer), c'est que c'est un peu « égal ». Le dessin ou dessein d'ensemble apparaît moins que le dessin(ein) de chacun des morceaux qui va se répétant avec peut-être un peu trop d'insistance. Mais il y a le plaisir des morceaux et de beaucoup de très jolies pensées ou images. Ce qui avancerait, à mon sens, « pratiquement » les choses, ce serait que vous trouviez à Paris un éditeur qui prendrait « ferme » un certain nombre d'exemplaires. On me dit que vous venez de faire paraître un livre là-bas : ça ne doit donc pas vous être impossible. C'est l'intention, je crois, des Cahiers de continuer de plus en plus leurs affaires de cette façon-là, qui est la bonne. Vous pourriez les y aider utilement dans le cas présent.

Au revoir, cher ami ; à bientôt d'autres nouvelles. Rappelez-nous, je vous prie, en attendant au bon souvenir de Madame Delhorbe et croyez-moi bien vôtre

C. F. Ramuz

[1] Florian Delhorbe n'a publié qu'un ouvrage dans les Cahiers vaudois, *Dans le Chaos* (4e cahier de la 2e série blanche, 1915).

[*De C.-F. Ramuz à Florian Delhorbe*]

16 rue Cassini
PARIS XIVème

L'Acacia
Cour p. Lausanne
17 sept. 17

Cher ami,

Je ne suis pas à moi tout seul — malheureusement — le « Comité de lecture ». Peut-être ne distinguez vous pas qu'un comité de ce genre

(qui se compose de 6 membres) est un organisme compliqué et délicat, qui ne fonctionne pas de façon permanente. Vous avez oublié que depuis deux mois environ et pour deux bons mois encore le pays tout entier est en

VACANCES

et que je puis déplorer cette coutume, mais que je me sens incapable d'y rien changer. Quand j'ai reçu votre Cahier et après l'avoir lu, je l'ai envoyé à Gilliard qui était aux Ormonts et qui vient seulement d'en redescendre.

Budry était à Paris et vient seulement de rentrer. Ansermet était (et est encore) en Patagonie où il fait danser. Chavannes était en Valais et est depuis, je crois, devenu votre voisin. Moi seul n'ai pas bougé fuyant toute espèce de déplacement très inutile en ce moment, mais, cher ami, je ne suis rien.

Je vous demande seulement de m'excuser et, pour ce qui est de ma personne, de ne pas prendre en mauvaise part un silence très involontaire.

Croyez-moi bien vôtre

Ramuz

[*De C.-F. Ramuz à Florian Delhorbe*]

16 rue Cassini
PARIS

L'Acacia
Cour p. Lausanne

14 février 18

Cher ami Moi aussi, j'aimerais causer avec vous : c'est même ce qui m'a retenu de vous écrire plus vite. Ecrire : quoi écrire, sinon tout ? Et comment écrire tout ? Et comment seulement s'écrire ? Les jours s'en vont éparpillés tout à la fois et dévorés par mille petites besognes ; la seule vie matérielle est à cette heure d'une extrême complication ; peut-être la sagesse serait-elle de s'y consacrer tout entier, mais elle me satisfait à demi — et il se trouve ainsi qu'on vit tout à la fois dans le démesuré et dans l'infiniment petit, d'où cette impression de malaise. J'aime mieux vous entretenir de la question qui nous occupe et où je trouve que vous avez raison. Il est si rare qu'on se corrige, j'entends qu'on s'augmente en se corrigeant. Corriger, presque toujours, c'est faire « propret » c'est-à-dire gris. Il faudrait ne se corriger que d'inspira-

tion — et si vous ne sentez pas l'inspiration venir à cette occasion, plutôt mille fois vous y refuser, comme vous avez l'air de faire. Je pense donc que la formule : « Dommage ne pas publier... » va en rester à son premier terme. Gilliard va vous en écrire, s'il ne l'a déjà fait. Il vous dira aussi les difficultés matérielles où les « Cahiers » se débattent. Je vous en ai, je crois, déjà parlé. L'affaire est, entre autres, qu'on ne trouve plus de « papier » j'entends qui mérite ce nom, même à des prix vertigineux, et que l'échelle des salaires, pour ce qui est des typographes, s'est allongée dans les mêmes proportions. En outre, il y a les restrictions fédérales... Il a donc été décidé qu'en attendant des temps meilleurs, les Cahiers n'entreprendraient pas de nouvelle « série » — avec toutes les obligations que la chose comportait. Ils s'en tiendront, pour le moment, à des éditions isolées, constituant chacune une entreprise à part et pourvue de son propre budget séparé : dans lesquelles « éditions isolées » portant comme par le passé la mention « Cahiers Vaudois » entrerait comme individu et donc à « titre personnel » votre livre. Ça vous irait-il ? Les abonnés continueraient à bénéficier de conditions particulières. Voici, cher ami, bien sèchement les choses. On a eu un tout petit printemps qui semble passé. Comment allez-vous ? et comment Madame Delhorbe ? et comment votre fils ? Ici ça ne va pas trop bien. On travaille pourtant comme on peut, entre trente-six « cartes » qu'il faut aller renouveler tous les 2 jours dans de lointains « postes de police ». Ecrivez nos meilleurs souvenirs aux vôtres.

Vôtre Ramuz

[*De C.-F. Ramuz à Florian Delhorbe*]

Légation de Suisse
à Paris
Division des Intérêts étrangers

L'Acacia
Cour p. Lausanne

1er septembre 18 Cher ami, Je vous ai lancé, voici 2 à 3 jours, une carte, rue Cassini, pour vous demander si vous y étiez et vous demander aussi par quelle « voie » on pouvait communiquer sûrement avec vous. Votre lettre, entre temps, est arrivée, qui me donne, comme tout exprès, les renseignements désirés, et je vous écris donc sans plus de retard pour vous dire, premièrement, que je fais le nécessaire auprès de Franzoni, et ensuite, ce qui est le vrai sujet, que j'ai réfléchi, depuis votre

départ, aux conversations que nous avons eues et que j'en ai tiré diverses conclusions que je désirais vous soumettre. Vous savez le grand attachement que j'ai pour mon *petit* pays et que je n'ai nullement été *déçu* par lui depuis la guerre. Je me rends pourtant bien compte, maintenant, que ma présence, disons réelle, n'ajoute rien à cet attachement, ni aux certitudes, tout intérieures, que j'en puis tirer. Je ne suis plus si jeune que le pli ne soit pris et l'imagination fait le reste. Ceci posé (je parle en algébriste) tout se réduit pour moi, comme je vous le disais, à une question d'*utilité*. Il est certain (et c'est peut-être ce que vous vouliez me faire entendre), que j'ai en moi de grands besoins d'activité qui n'ont jamais été satisfaits. Les circonstances sont, en ceci, prépondérantes. Je ne sais pas très bien moi-même de quoi je suis capable. Or je considère que l'organisation actuelle du milieu où je vis (son système social, l'ensemble des habitudes, la tournure d'idées des gens qui m'entourent) contrarie singulièrement ce besoin d'activité. Ma petite aventure à la Gazette en est la preuve. Et j'en viens à voir clairement qu'en ce sens Paris pourrait m'être utile. J'y serais solitaire ; je n'y serais pas isolé. Mais il faudrait d'abord que mon retour y fût justifié ; il faudrait ensuite qu'il fût pratiquement *possible*. Sur le premier point, c'est une affaire d'occasion ; sur le second, affaire d'argent. 400 fr par mois (par exemple) suffiraient peut-être à me faire vivre, non ma famille, quoi que je fasse d'elle. Je crains d'autre part que le métier, si intéressant fût-il, ne me mît dans l'impossibilité de pratiquer le mien, à quoi je tiens avant tout. Et vous voyez ainsi que les difficultés, pour se déplacer, n'en restent pas moins considérables et qu'elles suffiraient à elles seules à expliquer mon « immobilité ».

Et alors, cher ami, ceci est pour vous dire de voir.

Vous connaissez maintenant les *raisons pour* et les *raisons contre*. Si les raisons pour, à un moment donné, vous paraissent l'emporter, faites-moi signe. Je suis acquis d'avance à tout accroissement véritable et à toute chance authentique de développement ultérieur. Je ne puis juger d'ici des circonstances présentes, ni des combinaisons possibles qu'un prochain avenir leur permettra peut-être d'offrir aux bonnes volontés. Vous en êtes plus capable, étant sur place ; servez-moi de *représentant,* s'il-vous-plaît, puisque vous avez bien voulu me le proposer ; j'en tirerai d'abord la grande satisfaction de savoir que, quoi qu'il arrive, je n'aurai pas complètement rompu avec un passé qui m'est cher ; j'en tirerai aussi l'avantage de rester, je l'espère, en plus étroite communication avec vous.

Voilà une bien grande lettre, cher ami, mais je désirais mettre au clair les quelques réflexions qui me sont venues à l'esprit. Il me reste pourtant la place pour vous dire que j'envoie tout le paquet à Franzoni,

le priant de bien vouloir faire lui-même la répartition. J'achète un peu au hasard ce tabac et ce chocolat. Vous auriez dû me dire vos goûts.

Mes hommages à Madame Delhorbe, cher ami ; les bons souvenirs de nous tous.

Et croyez-moi bien vôtre C. F. Ramuz

[*De C.-F. Ramuz à Florian Delhorbe*]

Légation de Suisse. *PARIS*
aux bons soins du Département politique
Division des Affaires étrangères
BERNE

L'Acacia
Cour p. Lausanne
31 oct 18

Cher ami,

Les « petites misères » dont vous parlez, sont en ce moment-ci de partout. Nous en avons notre bonne part. Je souhaite que ce mot vous trouve en meilleure posture. Des bobos, joints à d'urgentes occupations, m'ont empêché de vous remercier plus tôt de votre première lettre, bien arrivée, ainsi que la seconde. Je réponds ici à toutes les deux. J'ai mis une application d'écolier à copier votre très longue adresse officielle sur l'enveloppe. Excusez ce papier voyant [1], je n'en ai pas d'autre sous la main. J'ai des nouvelles toutes récentes de Paris par mon frère qui vient d'y passer 4 ou 5 jours. Je me permets de ne pas vous renvoyer encore votre manuscrit: Gilliard est en effet en train d'organiser sa 4eme série. Ça ne va pas tout seul: les frais sont triplés etc. — mais peut-être que ça ira quand même, et, dans ce cas, il est très possible que votre cahier trouve sa place dans la série sus-mentionnée. C'est d'ailleurs tout à fait comme vous voudrez : c'est-à-dire que si votre mns vous fait vraiment besoin, je m'empresserai de vous l'adresser et je voulais préciser seulement qu'il est soigné et que je ne le perds pas de vue. Il se passe en cet instant même tant de choses et tant de possibilités éclatent de toute part qu'il me semble très difficile de rien fixer. L'univers est en fusion : on retourne au premier jour. Je ne désespère pas de voir les glaciers redescendre, à moins que nous n'entrions dans l'époque « chaude et humide » qui me vaudra peut-être le spectacle des marais de Vidy peuplés d'éléphants. Le glacier bourgeois d'une part — l'éléphant bolchevik de l'autre : c'est essentiellement celui-ci qui *fait peur* — je

vous assure. Pas à moi. Il y a quand même le sentiment profond qu'il ne va plus rien se passer que d'énorme — et c'est sans doute l'énorme, quel qu'il soit, qui *fait peur*. Nous sommes *proprets, très proprets,* rien de plus. Le diminutif ne fait pas l'affaire. Mais tout ce monde propret — ici, comme ailleurs — va faire bloc ; et nous, nous allons passer pour des anarchistes. Ça commence. « Méfions-nous de l'anarchie en art, comme nous nous en méfions en politique : les deux se tiennent ». Je m'attends donc un jour ou l'autre à un arrêté d'expulsion. En ce cas-là, vous me verriez arriver, sans que j'aie pu crier gare. Je ne plaisante qu'à moitié, cher ami. On m'a toujours accusé « d'exagérer » : je suis enchanté de constater que les évènements exagèrent infiniment plus que moi. J'ai fait, sans m'en douter, un roman sur la grippe. Ça s'appelle le Règne de l'Esprit Malin. J'avais situé la chose dans un village valaisan, où *tout* s'est passé *exactement* comme je l'avais décrit, y compris le cordonnier. J'ai le don de prophétie. Je ne sais si ce don a quelque valeur commerciale (puisque c'est de quoi il était question) mais me voilà bien forcé de faire valoir ma marchandise auprès de vous, pour que vous la fassiez valoir vous-même ; et je vous prie, en nous rappelant tous au bon souvenir de Madame Delhorbe, de bien vouloir trouver ici l'assurance de mes souvenirs les meilleurs

Ramuz

[1] Ramuz écrit sur des cartes couleur cyclamen !

[*De C.-F. Ramuz à Adrien Bovy*]

EDITIONS DES CAHIERS VAUDOIS
19 rue de Bourg
LAUSANNE
(Suisse)
2 juin 19

Cher ami

Gilliard me dit qu'il vous a déjà touché un mot de ces parts des « Cahiers » (500 fr. dont 100 seront remis prochainement) : il me demande de vous en écrire. L'affaire est en effet arrangée : et il s'agit seulement de signer les statuts. Or ces sociétés anonymes comportent un capital, donc un certain nombre de parts fixées d'avance. Il y aura 14 parts [1]. Elles sont toutes retenues, sauf erreur. Il est bien entendu, que si vous le demandez, nous vous la réserverons. (Chaque part donne droit à une voix). Mais il est non moins entendu qu'il ne faudrait pas que vous vous croyiez tenu à ce geste.

Un petit mot, s.v.p. Je vous écris en hâte étant surchargé de « besognes » : je fais tout espèce de métiers : j'achète du papier, je corrige des épreuves. Je travaille avec des imprimeurs : je suis heureux pour le moment d'être « dans la matière » mais les journées sont courtes. Mes hommages à Madame Bovy et toutes mes amitiés, cher ami

R.

Ecrivez-moi à Cour.

[1] Les parts furent réparties de la manière suivante :

Action	no	1		inscrite	au	nom	de	M. Edmond Gilliard.
»	»	2		»	»	»	»	M. Paul Budry.
»	»	3		»	»	»	»	M. Edmond Gilliard.
»	»	4		»	»	»	»	M. Paul Budry.
»	»	5		»	»	»	»	M. Ernest Ansermet (et reportée au nom de M. Edmond Gilliard).
Actions	nos	6	et 7	inscrites	»	»	»	M. C.-F. Ramuz.
»	»	8	et 9	»	»	»	»	M. Fernand Chavannes.
»	»	10	et 11	»	»	»	»	M. Auguste Brandenbourg.
Action	no	12		inscrite	»	»	»	M. Florian Delhorbe.
»	»	13		»	»	»	»	M. Alexandre Cingria.
»	»	14		»	»	»	»	M. Benjamin Grivel.

[*De C.-F. Ramuz à Florian Delhorbe*]

16 rue Cassini
Paris XIVe

L'Acacia
Cour p. Lausanne

1er nov 19 Cher ami

Rohrer que j'ai interrogé aussitôt votre lettre arrivée, me dit qu'il a fait lui-même vos bandes, qu'il les a portées lui-même à l'imprimerie, que vous êtes de toute façon inscrit sur le « service » et qu'ainsi, si ces numéros ne vous sont pas parvenus, c'est la faute de la poste. Rohrer est particulièrement inquiet au sujet d'un

LIVRE

qu'il me dit vous avoir procuré et vous avoir récemment envoyé et dont il a grand peur qu'il ne reste lui aussi en route. Il paraît que vous avez bien voulu promettre un important

ARTICLE

sur le livre en question : il serait donc utile doublement qu'il arrivât à destination. Faites signe en cas de besoin et ces différents numéros vous seront réexpédiés, entre autres le dernier où vous verrez qu'une nouvelle

tranche du vagabond [1] figure hélas ! non signée par la faute du « secrétaire délégué » qui a découpé dans les épreuves, sans récrire votre nom — heureusement qu'il * figure sur la couverture. Ici, cher ami, les besognes s'entrecroisent et les démarches s'acheminent, je crois, vers une solution : mais il y faut du temps, comme bien vous pensez, et de la patience. Je vous tiendrai au courant. Ce n'est ici qu'un mot écrit par un homme à demi grippé (comme toute la maisonnée) la tête pleine de kapok (si vous savez ce que c'est que le capok (une espèce de bourre à coussins) — et qui est très impressionné par une avalanche de

POETES

qui descendent du Jura venant de Paris. Comment allez-vous ? J'ai eu de vos nouvelles par Chavannes. Toutes nos amitiés et mes hommages à Madame Delhorbe

et aussi à vous R.

Tranquillisez donc ce pauvre Ramuz au plus vite.

* le nom.

[1] Fragments des *Etapes du Voyage* (Paris, 1923), publiés dans la *Revue romande*.

[*De C.-F. Ramuz à Florian Delhorbe*]

L'Acacia
Cour p. Lausanne
4 juin 22

Cher ami

Je ne crois pas du tout qu'on puisse faire reprendre aux Cahiers leur activité en tant que « maison d'éditions », mais peut-être bien en tant que revue. Ce serait assez le moment. En outre, je viens de retrouver 5 ou 6 numéros qui avaient paru par leurs soins (de la revue romande [1]) et je juge à distance le résultat très encourageant. Seulement il faudrait 20.000 fr. par an (deux ou trois milliards de couronnes). La S. [2] a-t-elle des fonds secrets ?

Comment allez-vous !

J'ai grand peur de ne pouvoir faire un saut jusque chez vous, comme vous me le proposez aimablement, mais les besognes !

A bientôt quand même

Hommages souvenirs amitiés R.

[1] Ramuz semble avoir oublié les désagréables surprises de la collaboration avec la rédaction de la *Revue romande* (septembre-décembre 1919).

[2] La Société des Nations, où Florian Delhorbe a une activité de journaliste.

Ms 5036 5

SOCIETE DES EDITIONS DES CAHIERS VAUDOIS

Siège social : LAUSANNE

Société Anonyme

constituée le 16 Septembre 1919

au capital de Frs. 7.000.-

par acte reçu André VERREY, notaire.

ACTION

de

C I N Q C E N T S F R A N C S

libérée de Frs. 100.-

N°. 5.

inscrite au nom de

Mr. Ernest ANSERMET.

à reporter au nom de M. Edmond Gilliard,

Ernest Ansermet

Lausanne, Janvier 1920,

SOCIETE DES EDITIONS DES CAHIERS VAUDOIS

Deux administrateurs :

C H Ramuz

Droit de timbre payé suivant quittance de l' Administration fédérale des contributions N°.9840 du 26 Décembre 1919

Une action de la Société des Editions des Cahiers Vaudois.